

Suis-je aimée ?

Essai sur le don et la dette dans la relation d'accompagnement

Martyne-Isabel Forest, LL.M.

Volume 17, Number 1, Fall 2004

Au péril de l'accompagnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073601ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073601ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, M.-I. (2004). *Suis-je aimée ?* Essai sur le don et la dette dans la relation d'accompagnement. *Frontières*, 17(1), 19–25. <https://doi.org/10.7202/1073601ar>

Article abstract

My name is Alicia. Like Sleeping Beauty, I have awoken from a coma lasting several years: delivered, after an unwanted pregnancy. My speech recovered, what shall I say? I wish to speak of Almodóvar's tale, *Hable con ella (Talk to Her)* with its view of quality supportive care. I am pondering such things as respect, identity, otherness, charity, autonomy, and the curious mutations of love. These questions came to me, quite forcefully, in the long sleep where I lived under the varied ministrations of my main nurse, Benigno. I am also tirelessly questing for the meaning of caring gestures, from the viewpoint of giving and indebtedness. What is the spirit of giving? What am I in fact doing, in this telling of "my" tale? My gaze, in turns candid and dark, is searching out the frailties of love.

SUIS-JE AIMÉE?

Essai sur le don et la dette dans la relation d'accompagnement

Résumé

Je suis Alicia, un genre de Belle au bois dormant, qui s'éveille après quelques années de coma, délivrée à la suite d'une grossesse non désirée. Que dire maintenant que je retrouve l'usage de la parole? Je veux critiquer le récit de Pedro Almodovar, dans *Parle avec elle*, concernant les conditions d'un accompagnement de qualité. Je m'interroge sur les questions importantes du respect, de l'identité, de l'altérité, de la charité, de l'autonomie, de l'amour et de ses dérivés. Toutes des questions qui me sont venues avec force lorsque j'étais endormie et que j'étais l'objet de tant de gestes de la part de Benigno, mon principal infirmier. Je cherche aussi, inlassablement, le sens de ces gestes à travers mon questionnement sur le don et la dette. Quel est l'esprit du don? Ce que je fais au fond en racontant « mon » histoire? Je déplace mes regards, candide ou noir, sur la fragilité de l'amour.

Mots-clés: *Parle avec elle*, le film – accompagnement – autonomie – respect – identité – don et dette.

Abstract

My name is Alicia. Like Sleeping Beauty, I have awoken from a coma lasting several years: delivered, after an unwanted pregnancy. My speech recovered, what shall I say? I wish to speak of Almodóvar's tale, *Hable con ella (Talk to Her)* with its view of quality supportive care. I am pondering such things as respect, identity, otherness, charity, autonomy, and the curious mutations of love. These questions came to me, quite forcefully, in the long sleep where I lived under the varied ministrations of my main nurse, Benigno. I am also tirelessly questing for the meaning of caring gestures, from the viewpoint of giving and indebtedness. What is the spirit of giving? What am I in fact doing, in this telling of "my" tale? My gaze, in turns candid and dark, is searching out the frailties of love.

Key words: *Hable con ella*, the movie – supportive care – autonomy – respect – identity – giving – indebtedness.

**PARLER POSE UN PROBLÈME D'ÉTIQUETTE:
QUEL MOT CHOISIR EN PREMIER ?
POUVONS-NOUS SEULEMENT DOUTER
DE L'IMPORTANCE DE LA PAROLE ?
ELLE PROUVE AUX INDIVIDUS QU'ILS EXISTENT !
SI QUELQU'UN VOUS ADRESSE LA PAROLE
N'EST-CE PAS POUR AINSI DIRE LA PREUVE QUE VOUS ÊTES ?**

NOTHOMB, 2000, P. 43.

M^e Martyne-Isabel Forest, LL.M.,
responsable du thème.

La parole peut donner la vie. Je le crois. Elle peut également être assassine ou inoffensive parce que sans aucune espèce d'importance, mais ce n'est pas ce qui s'est passé avec la parole de Benigno, un personnage du film *Parle avec elle* de Pedro Almodovar¹.

Je suis Alicia, un genre de Belle au bois dormant, qui s'éveille après quelques années de coma, délivrée à la suite d'une grossesse non désirée. La belle affaire. Que dire maintenant que je retrouve l'usage de la parole? D'abord, je suis une femme. Je ne suis pas seulement le contraire du masculin mais « quelque chose pour soi, quelque chose qui ne soit pas à penser comme complément et limite, mais uniquement comme vie et existence: l'être humain féminin » (Rilke, 1904, p. 69). Oui, c'est cela! Je suis un « être humain féminin » et peut-être le saisissez-vous mieux en continuant votre lecture. Vous entendrez une femme: « il ne faut jamais oublier d'où vient quelqu'un quand on lui parle » et, j'ajouterais, quand on l'écoute (Bobin, 2001, p. 25).

Je suis issue d'une histoire inventée de toutes pièces par quelqu'un d'autre que moi². Une sorte d'aliénation. Je ne suis pas la seule dans ce cas. Non. Néanmoins, j'aimerais bien pouvoir me la réapproprier au moins un peu. La mienne, mon histoire. On a tous une histoire à raconter. Il est

temps. Or, il se trouve que le narrateur, un homme, Pedro Almodovar, est un monstre sacré du cinéma et, son film, celui d'où je viens, constitue un chef-d'œuvre.

Un bref rappel du synopsis de *Parle avec elle*:

Marco, journaliste désenchanté, a juste eu le temps de tomber amoureux de Lydia une célèbre torera, avant que celle-ci, grièvement blessée lors d'une corrida, ne tombe dans un profond coma. À la clinique, où il vient veiller la belle endormie, Marco rencontre Benigno, un jeune infirmier au chevet d'Alicia, une ballerine également tombée dans le coma. C'est le début d'une grande amitié quelque peu mouvementée.

J'espère au moins que ce film ait pu produire en vous de l'ambivalence, de la division, du déchirement, du désordre, de l'insécurité. Comme ce fut mon cas.

Au moment de m'exprimer sur le récit qu'a choisi mon « génie-teur », je préfère – il va de soi – me montrer prudente. Ainsi, je commence par poser un regard candide sur la relation que j'ai eue avec mon infirmier. Pureté, naïveté, légèreté et, surtout, considération. On doit reconnaissance à nos parents, même toxiques. Et puis les gens n'aiment pas trop entendre parler de choses graves et inattendues. Mais, ai-je vraiment besoin de le dire, j'avais d'abord médité quelque noirceur! C'est donc dans

un regard noir, plus tard, que je m'interroge, en étant plus tendue cette fois, sur les questions importantes du respect, de l'identité, de l'altérité, de l'autonomie, de l'amour et de ses dérivés. Toutes des questions qui me sont venues avec force lorsque j'étais endormie et que j'étais l'objet de tant de gestes. Je cherche aussi, inlassablement, le sens de ces gestes à travers mon questionnement sur le don et la dette. Quel est l'esprit du don ? Ce que je fais au fond en racontant mon histoire : je déplace mes regards, candides ou noirs, sur la fragilité de l'amour.

Permettez-moi de vous lire un très beau passage sur le peu de solidité de ce monde, et sur son hypocrisie. Pensez à tous ceux qui s'embrassent sans s'aimer et se parlent sans rien se dire. Ce monde que j'exècre et que je crains. « [...] j'avais vu ce qu'un enfant ne devrait jamais voir : qu'il n'y a pas d'adultes et que la main invisible qui nous tient dans sa paume blanche au long des jours peut, n'importe quand, se crispier affreusement » (Bobin, 2004, p. 33).

Pourquoi parler d'amour me direz-vous ? L'accompagnement est à sa base la rencontre avec soi en même temps qu'avec l'autre. Cette rencontre met en scène l'amour et tous ses contraires. Le concept d'amour est polysémique. Il ne désigne pas que l'appétit sexuel. On le sait ! Il va du sentiment érotique aux sentiments de la lumière, ceux de la vie spirituelle. Il va de simples manifestations de sympathie jusqu'à l'amitié, jusqu'à l'état amoureux. Enfin, il peut désigner l'amour qu'éprouve une personne pour l'humanité – quand on en est capable ! – et constituer le fondement des relations d'assistance et de charité publique.

Amour et charité... On ne peut penser l'amour sans la charité, si proches de la grâce et du don. Faire l'amour, faire la charité... expressions toutes deux prostituées, si j'ose ! Faire l'expérience de la charité serait de pouvoir déployer, dans l'amour, sans mesure ni retenue, le don, un peu à la manière de Dieu Lui-même, dans sa plénitude : une inépuisable capacité d'attention aux autres (Hoffe, 1993, p. 12 ; Marion, 1993, p. 241).

Platon et Augustin voyaient l'amour et l'action morale comme une seule et même chose ; « un mouvement de l'âme qui s'ordonne finalement au bien » (Hoffe, 1993, p. 12). Mais, qu'est-ce que le bien ? Comment faire pour bien faire ? (Fuchs, 1996) Qu'est-ce qu'une « bonne » relation d'accompagnement ? Quelles sont les bonnes conditions de l'accompagnement ? Un accompagnement de qualité, qui continue de permettre le développement des personnes dans la chaleur et la confiance, qui se vive dans le plus profond respect... Comment ? Comment pénétrer cette intimité sans la brûler, avec une conscience

fine comme l'ambre, des risques pour l'un et l'autre ? Les blessures des relations de don sont terribles.

Je n'ai pas cessé de me demander si Benigno faisait le bien ou s'il faisait le mal. Ou s'il faisait bien le mal ! Je me suis longuement et pas mal torturée à ce petit jeu du reste : faire la clarté sur les choses avec une lumière noire, qui mette en valeur contrastes et angles, est une démarche difficile. Il m'est si souvent arrivé de ne plus savoir sur quel pied danser. J'ai hésité, chancelé.

Si je devais le dire en quelques mots, je dirais que dans la relation d'accompagnement que nous avons vécue, Benigno et moi, je me suis souvent demandée : « Suis-je aimée ? » C'était l'avant-dernière parole du Christ crucial, au Vendredi saint. J'aime bien l'idée que toutes les crises se réduisent finalement à une seule : la crise amoureuse ou, si vous le préférez, notre soif d'aimer et d'être aimé (Marion, 1993, p. 243). Sur le sens et l'essence de l'amour donc, un seul verbe : donner. Le don est l'expression même de l'amour.

UN REGARD CANDIDE

Au départ, je suis terriblement émue, bouleversée même. Touché ! Un homme sait faire vibrer le cœur et la sensibilité d'une femme. Je regarde ce qui se passe sur l'écran de cette partie de ma vie et tout mon corps est agité d'un tremblement intérieur. Je n'y croyais plus. Depuis trop longtemps. Un doute presque ancestral sur la compréhension qu'auraient les hommes des femmes et, peut-être, sur leur capacité de nous aimer...

[...] car les femmes en qui la vie réside d'une manière plus directe, plus féconde et plus confiante, ont bien dû devenir, au fond, des êtres plus mûris, des êtres plus humains que l'homme léger que le poids de nul fruit de la chair n'entraîne au-dessous de la surface de la vie et qui, dans sa présomption et sa hâte, sous-estime ce qu'il pense aimer (Rilke, 1992, p. 69-70).

Je sais que je ne devrais pas dire ces choses-là. Elles sont – peut-être – trop dures. Enfin.

Il me tourne, me lave, me masse de façon divine les mains, le visage, les cuisses. Me coiffe, me coupe les cheveux. Un homme vous a-t-il déjà lavé, coupé les cheveux ? C'est merveilleux. Il voit aux soins esthétiques de mes mains, de mes ongles. Me caresse de l'œil. Me dorlote des heures durant. Il a ces gestes doux, enveloppants et chauds des soins qu'on apporte à une femme, à l'éternel féminin.

Il me lave le corps des pieds à la tête, le sexe et tout. Vous êtes-vous déjà fait laver le sexe par un « pur » inconnu ?

À la façon dont Benigno m'habille, on dirait presque qu'il me couvre de l'étoffe des statues des dieux. Nudité voilée, serrée au moyen d'un tas de petites boucles de coton blanc qu'il attache, détache et rattache avec affection. Me voilà enveloppée d'un tel charme féminin. Bien entre nous, je me demande s'il n'est pas plus touchant de se faire habiller par un homme que de se faire déshabiller par lui... !

Il lui arrive de me frictionner à l'alcool de romarin. Je ne dois pas avoir la peau sèche. Il sait tout faire ma foi. Comment ça se fait ? Il est vrai par ailleurs qu'il a suivi une formation d'esthéticien par correspondance et, pareillement, qu'il a pratiqué toutes ces choses avec sa maman, pendant 20 ans, puis avec moi, pendant quatre ans. Combien de gestes de soins dans un si court parcours de vie ? ! Quelle expérience !

En outre, il me parle. Vous vous souvenez de cette parole dont je disais qu'elle nous prouve qu'on existe ? Un jour, un peu agacé, il a dit à Marco, au sujet de Lydia : « Comment vous le savez qu'elle vous entend pas ? » Puis, il a enchaîné :

Le cerveau des femmes est un mystère. Dans cet état-là, encore plus. Les femmes, vous voyez, il faut s'en occuper, leur parler, avoir des attentions pour elles de temps à autre, les caresser souvent, se souvenir qu'elles existent, qu'elles sont vivantes, qu'on tient beaucoup à elles.

Entendre cela... le rêve de toute femme ! De mots couverts en mots découverts, il me semble que c'est ce que nous partageons, entre nous, dans l'intimité de nos colloques, d'où les hommes sont singulièrement et invariablement exclus.

Je suis complètement séduite par cet homme à la douceur angélique et à l'adéquation du geste, de l'attitude. Son savoir me concernant est renversant. On peut dire qu'il connaît parfaitement son sujet !

Benigno m'exprime tant de sollicitude. La bonne humeur, la simplicité, l'intensité et la tendresse qui accompagnent sa manière d'être en relation avec moi sont sincères et manifestes, au-delà de toute expression. Elles sont précédées d'une générosité qu'il nous est rarement donné de voir puisqu'elle ne s'économise pas ici. Nul doute qu'il veuille réellement se joindre à moi dans cette épreuve du silence et de l'inertie dont je fais l'expérience et qu'il en retire une profonde satisfaction, voire du plaisir. Comment remettre en question cette volonté réelle, cette intention de se donner à moi ?

Entier, désintéressé, il s'agit bel et bien d'un don de sa part. Vous savez sans doute qu'il existe plusieurs façons de se donner : ce que je ressens, depuis mon enfermement,

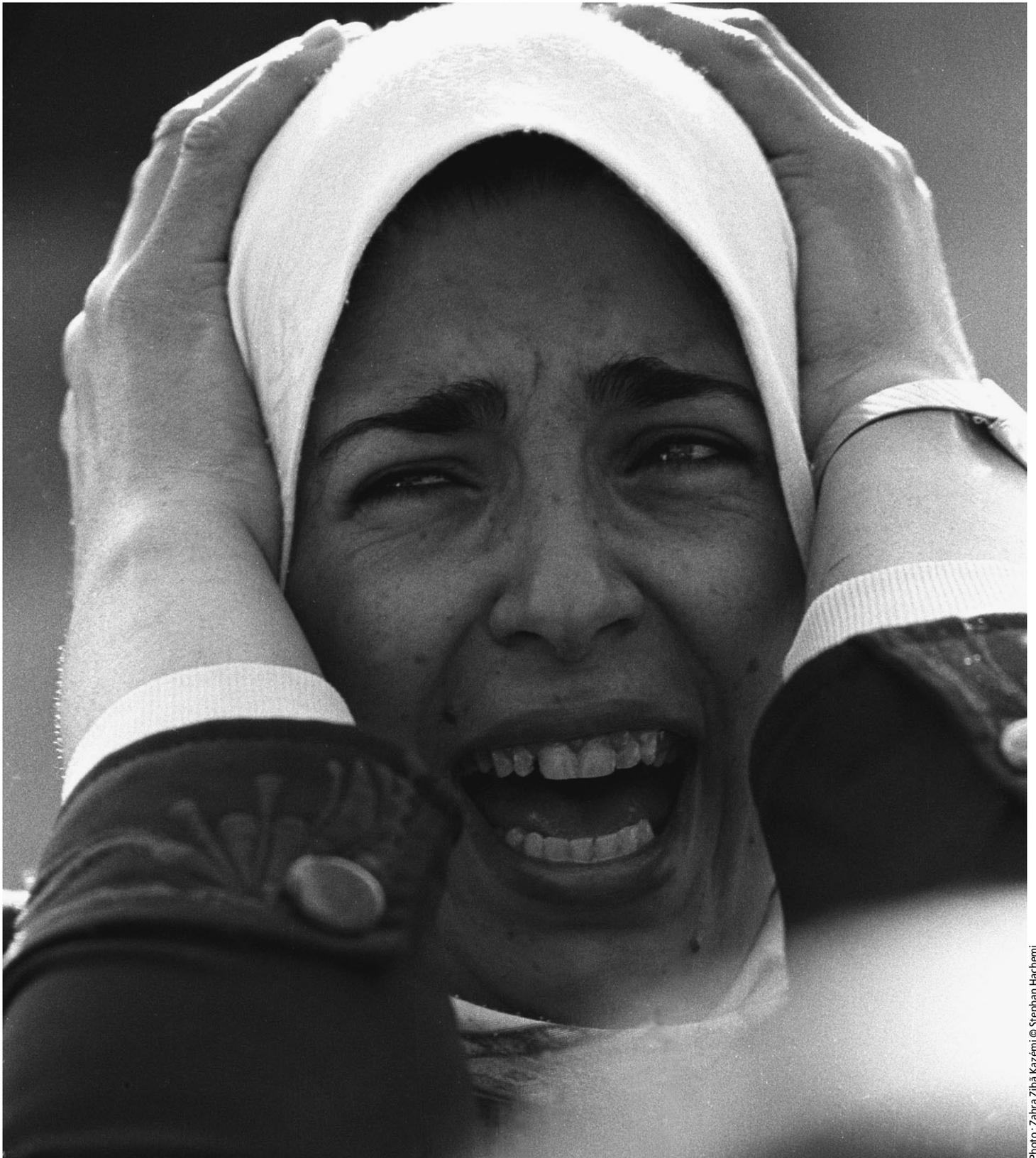


Photo : Zahra Zibā Kazémi © Stephan Hachemi

Elle crie, Palestine

c'est comme une manière de reconnaître mon existence et son importance. On donne nécessairement à un Autre, n'est-ce pas ! C'est un don à une étrangère cependant : je ne fais pas partie que je sache de

sa famille, de ses amis ou de ses proches... Et je suis sa patiente. Malgré tout, je vois tout à fait la part spontanée et sincère de l'être qui donne.

Cet homme recherche mon seul bien. Il est mon ange gardien, la bonté personnifiée. Sa façon de se donner à moi exprime les sentiments d'amour, d'estime et de respect

qu'il éprouve à mon égard. Il nourrit un lien profond d'accompagnement avec moi, bien que je sois malheureusement incapable de lui offrir, depuis la position qui est mienne, ce que je pourrais appeler une rencontre interpersonnelle forte. Mais, peut-être n'en a-t-il pas besoin ? Je me suis laissée dire que certaines personnes préfèrent – et de

loin! – le monologue au dialogue. Formuler les questions et les réponses, et ni plus ni moins esquiver l'autre, présente alors, pour eux j'entends, d'immenses bénéfices secondaires comme d'avoir incontestablement raison, de ne pas subir l'inconfort, voire l'offense, d'être remis en question, d'occuper le tout de l'espace de la parole et, ainsi, de la relation. Or, je suis de celles qui croient que la communication se réalise sous la forme du dialogue. D'où mon inconfort je présume face à mon silence forcé.

Je crois cependant que, dans le cas de Benigno, il ne peut s'agir que de quelque chose qui soit de l'ordre de la gratuité du don, car il n'y a pas de réciprocité ici, pas de retour, pas d'échange (Derrida, 1991, p. 24-26). C'est impossible. Que suis-je en mesure d'apporter en échange à cet être...? Je suis contrainte à recevoir. Réalisez-vous seulement ce que cela signifie? Je ne peux ni donner, ni même rendre. Je ne peux même pas exprimer ma reconnaissance. Mon coma m'a littéralement projetée en dehors de la circularité « donner, recevoir, rendre » qui sont, selon Mauss, les maîtres-mots des relations entre les êtres (1993, p. 278). Croyez-moi, Alicia n'est pas au Pays des merveilles.

Il y a quatre ans, je suis devenue une chose sans mouvement, sans intention non plus. Apparemment. Le médecin atteste, avec la mine pathétique d'un père Noël qui n'aurait plus de cadeaux à offrir [*sic*]³, que le cerveau de Lydia, à l'instar du mien, est complètement éteint et qu'il ne peut ressentir d'émotions. Comme on doit le décevoir toutes les deux; « on l'empêche de croire que la médecine, c'est formidable! » (Schmitt, 2002, p. 11). Nous sommes de mauvaises malades car il est à peu près impossible de nous guérir.

Il en sait des choses notre médecin Dieu le Père!!! Savant, fort, il maîtrise la connaissance et la diffuse. Mais, comme je le dis un peu plus loin, avec le philosophe Spinoza, « savons-nous, par expérience, que l'âme est incapable de penser quand le corps est dans l'inertie? ». Je la trouve importante cette question moi. Et je ne suis sûrement pas la seule. J'y reviendrai.

Une chose sans mouvement, disais-je. La ballerine que je suis est cruellement privée du mouvement, celui-là même qui me permettait de vivre, d'exprimer mon essence, de me nourrir. La danse était précisément ma manière d'être au monde. Ces gestes, ces élans me manquent d'une manière inexprimable. La danse n'est pas qu'une affaire de sensualité ou de divertissement, comme peuvent le croire certains spectateurs. C'est essentiellement une affaire de grâce entendue dans ce qu'elle a de plus noble, de plus vivifiant – en tout cas pour le danseur. Un état proche du sacré. C'est faire l'expérience

d'un amour presque métaphysique. Pour les plus sensibles d'entre nous.

Valéry le disait si bien: « la danse n'est que l'action de l'ensemble du corps humain transposée dans un monde, dans une sorte d'espace-temps, qui n'est plus tout à fait le même que celui de la vie pratique. Cette personne qui danse s'enferme, en quelque sorte, dans une durée qu'elle engendre ». C'est là tout le bonheur de la danse; on peut choisir de s'y enfermer.

Oui. Il est vrai que je choisisais de me retirer pour laisser mon corps tout entier être enveloppé par le son de la musique. En suivre le rythme. En être envoûtée. J'étais bercée par la voix des instruments et celle de mon maître de danse: « glissade – battu – jeté – assemblé – préparation – fermé 5° – pirouette – placé. Et 1, et 2, et 3, et 4, et 5, et 6, et 7 et, fini à 8 ». Aïe! Le bruit des chaussons qui glissent sur le plancher, opérant une suite de tours dans une splendide pirouette; les pieds qui se dressent sur les pointes, volontaires, lesorteils tendus, à la verticale, qui sautent, virevoltent en leur point culminant pour se poser, enfin, avec douceur, dans le silence, sur le sol. Plus légers que des bouchons, ils dansent sur les flots (Rimbaud). Un pur enchantement. Les exercices à la barre, les six positions, l'en dehors, l'entrechat dont je raffolais, la recherche constante de l'équilibre. Celle-là. Si difficile. Un défi. Toujours. Pour et dans la Vie aussi.

Ne pas tomber, ne pas hésiter, ne pas trembler. Et encore, il y a cette sueur, provoquée par la chaleur, par l'effort, par l'émotion... Par bonheur, j'ai reçu cette grâce. Chacun de mes muscles; vivant, vigoureux, douloureux. Nous transpirions sur l'exécution de nos figures et de nos pas. Au moins, dans la douleur, dans ce travail dur, exigeant, je sentais quelque chose. La danse, c'est tout le contraire de la mort. C'est curieux, j'y pense, mon professeur de danse dit la même chose, dans son langage et avec beaucoup d'enthousiasme, lorsqu'elle me parle d'une chorégraphie qu'elle va diriger, à Genève: « Dans ce ballet, lorsqu'il meurt un soldat, il émerge de son corps son âme, son fantôme. Et ça tu vois c'est une ballerine! [...] C'est magnifique parce que de la mort émerge la vie, du masculin émerge le féminin. »

Danser était pour moi un souffle de vie. Là-dessus, mon géniteur a tout à fait raison! Bien sûr que je respire encore maintenant et grand bien m'en fasse! Mais ce n'est là que l'expression d'un mouvement purement

réflexe. Aspirer l'air dans les poumons puis l'en rejeter ne nécessite pas que je sache l'intervention du Saint-Esprit! Mon âme n'y participe pas. Bien que cela puisse paraître paradoxal, c'est peut-être la première fois que j'inspire et que j'expire avec aussi peu de vitalité.

Et puis, il faut bien le dire, il y a dans la danse la maîtrise du mouvement, la maîtrise du corps. Or, je ne maîtrise plus rien. Je suis la chose d'autrui. Ni plus ni moins. Quand quelqu'un entre en relation avec moi c'est nécessairement sur un mode asymétrique. Je sais bien que toutes les relations ne sont pas égalitaires – je suis danseuse, pas rêveuse –, mais il me semble que la relation d'accompagnement, parce qu'elle met en scène une personne dépendante, la personne accompagnée, est particulièrement exposée à la menace du désordre, de l'irrégularité, de l'abus, de la violence.

Faut-il faire preuve d'une plus grande prudence face à toutes ces relations d'assistance et de charité, nécessairement non réciproques? Vous comprendrez j'espère que, mise sous les verrous du coma, j'ai eu envie de réfléchir aux problèmes que pose la relation d'accompagnement et aux règles que l'on pourrait imaginer pour l'encadrer de sorte qu'elle soit véritablement respectueuse des deux personnes qui la forment. Avec Moser, je suis d'avis que le don doit se définir « comme un libre jeu qui comprend des règles » (2004, p. 34). Or, quelles sont les règles du don? D'abord, pourquoi donne-t-on? Pourquoi ne donne-t-on pas? Cela concerne les motivations. Du côté le moins sombre des choses, on associe au don de fort belles valeurs: solidarité, égalité, entraide, compassion, générosité, partage, fraternité. Dans le meilleur des scénarios, celui qui accompagne ferait don de lui-même. Ce qui n'est pas peu dire en effet.

Quant aux règles, Benigno, avec tant d'autres, par leur présence, leur absence ou leur inadéquation, les respectent-ils? Quelles sont-elles? Apprendre à donner, c'est aussi apprendre à le faire bien!

C'est peut-être parce que je suis justement à haut risque d'abus, n'étant qu'un corps-objet au regard de plusieurs, que je dois absolument croire en la bonté réelle de celui qui m'accompagne. J'ai besoin d'avoir confiance, de croire en son intégrité absolue. Voilà au moins une exigence pour l'accompagnant. Je suis sans moyens voyez-vous. Totalement impuissante devant l'Autre. Son

pouvoir est sans limite. J'ai perdu la capacité d'exercer toute forme de liberté sur le cours de MA vie. Je ne peux dire ni «oui», ni «non». Dans certains cas, c'est aussi cela être accompagné-e.

Je pense exactement comme Bauby, quand il dit que «le progrès des techniques de réanimation a sophistiqué la punition»... (1997, p. 10). Sauf que lui, au moins, même enfermé dans son corps, inanimé tout comme moi, sous la bulle de verre de son scaphandre où volent soi-disant des papillons [*sic*], il pouvait s'exprimer avec son œil gauche. J'ai parfois très peur d'être utilisée comme appât... Je ne me sens pas en sécurité dans ma cage. Je n'ai pas l'œil gauche de mon ami. Je ne peux m'exprimer d'aucune manière. Je connais désormais le sens profond d'être vulnérable, malgré et avec la présence de Benigno. Il me revient soudainement à l'esprit qu'il m'a dit un jour, avant mon coma, alors que je l'avais surpris, un étranger, en sortant de ma douche, dans ma maison, pénétrant mon intimité: «Surtout n'aie pas peur. Je venais juste te voir. Je suis inoffensif.»

Toujours est-il qu'en me racontant de la sorte, en racontant mon histoire à ma manière, la parole me permet de donner un sens au coma que je subis. Je ne sais pas ce que vous en pensez mais il me semble que je suis la seule à pouvoir lui donner un sens: je suis indignée de voir que d'autres s'arrogent le pouvoir d'interpréter les événements de ma vie. Cela m'indignait avant et cela m'indigne encore maintenant. Est-ce si difficile de m'accompagner dans le respect de ce que je suis, sans jugement, en me permettant de nommer moi-même les choses par le nom qu'elles ont pour moi? On peut être habité des meilleures intentions du monde quand on entre en relation avec une autre personne pour «l'aider», et lui nuire cependant en annulant son existence. Voilà une autre exigence me semble-t-il.

Une règle d'or: pas de dissymétrie, de pouvoir, de domination occulte. Une relation d'égal à égal, marquée au coin de l'empathie et de la compassion. Et là je ne parle pas d'une compassion malsaine, doloriste, débilitante. Comme l'abbé Pierre, je pense à une compassion qui est active et s'unit à l'autre.

Benigno a compris tout ça d'une certaine façon puisqu'il assiste pour moi, sachant combien c'était important, à toutes sortes de ballets et de représentations de cinéma muet et m'en parle jusque dans le moindre détail. Il me raconte même l'émotion qu'ont pu vivre certains spectateurs! Ça me fait du bien de l'entendre. Je renoue alors avec l'esprit du mouvement de la danse, avec la vie, la mienne. Ces moments sont très nourrissants. Peut-être me permettent-ils de continuer à vivre?

Dites-moi, pourquoi s'interroger sur les motivations de sa présence à mes côtés? Et si c'était Benigno «le plus aimant de tous les hommes», que cherche avec nous le poète Rilke? Ne possède-t-il pas parfaitement le «penser-à-l'autre» de Lévinas (1991)? C'est vrai que la gratuité du don n'a pas la cote de nos jours. Elle est suspecte, douteuse. On en dit beaucoup de mal: personne ne peut vivre sans récompense et sans bénéfice secondaire; le don gratuit ne masquerait qu'une seule recherche, souvent inconsciente d'ailleurs, celle de se faire aimer et apprécier ou, encore, l'acte de donner éveillerait des attentes, toujours, auxquelles il faudrait bien un jour répondre (Moser, 2004; Douglas, 1999, p. 176; Godbout, 2000, p. 41). Le don ferait également partie des processus sociaux d'anoblissement et d'ascension sociale. On pourrait aussi racheter à l'avance quelques petits péchés! Se donner bonne conscience.

C'est ici justement qu'intervient la notion de ce qu'une personne doit à une autre, celle de la dette dans les rapports humains. Reconnaître le don et la réciprocité, c'est reconnaître la dette aussi. Il n'y aurait pas de don «gratuit». Certains en sont convaincus. Un jour ou l'autre, et ce sera probablement mon cas, je devrai passer au guichet régler la dette que j'ai envers celui qui m'a accompagnée. On sait pourtant que, vu mon état, je n'avais pas d'autre choix. Contrairement à d'autres, je ne pouvais pas refuser d'être accompagnée. Ceux-là s'en sortent assez bien de ne devoir quoi que ce soit à quiconque. Ils ne vivent pas toutes les inquiétudes qui accompagnent le don. C'est relativement confortable de ne pas se trouver en dette. Pas de relation asymétrique, pas de relation de dépendance: «Non, merci, c'est très gentil à vous, mais je n'ai pas besoin d'aide!» S'agit-il de laisser tomber une image, une image de soi dont on avait semble-t-il besoin pour en réparer d'autres? Celui qui aide, au contraire de Celui qui est aidé, mérite gratification. On parle de lui avec admiration. Autant de douces caresses pour son ego. Il nous faudrait retrouver les vertus de l'humilité et de la simplicité.

Accepter de se faire aider, dans une relation d'accompagnement, peut revêtir un caractère très particulier dans l'histoire du développement d'une personne qui s'observe et s'ouvre au changement. Puisqu'un changement est survenu. Dans cette expérience il y a, encore, cette rencontre avec soi. Au détour de cette rencontre, la découverte de certaines limites qu'on pouvait autrefois, prendre pour des «forces». Je suis autonome, débrouillarde, je suis de celle qui s'organise seule, très bien, etc. Avec fierté... ou par orgueil? Je souffre de devoir être aidée. Je suis privée de liberté.

Je suis captive. Je ne peux rien faire sans aide. Dépendante. Et comme si cela n'était pas déjà suffisant, je ne peux choisir ni l'accompagnant, ni la façon dont je désire être accompagnée. Où sont passées mon autonomie, ma dignité, ma liberté?

Pourquoi tant de souffrances intérieures? Dans son fabuleux roman, *La femme qui attendait*, Makine utilise ces mots pour parler de certaines rencontres que l'on fait avec soi-même et qui ne se font pas sans douleur, bien qu'elles deviennent essentielles, un jour ou l'autre:

La reconstitution minute par minute, la trame chronométrée de cette nuit de lâcheté, s'est faite bien plus tard, dans ces moments de pénible sincérité où nous rencontrons notre propre regard, plus impitoyable que le mépris humain et le jugement du ciel. Ce regard vise juste et frappe à mort (2004, p. 199).

Ce film n'est pas que «beau». Entrent en danse au moins quelques dérives de l'amour et de l'acte de donner dans la relation d'accompagnement. À vrai dire, je me suis parfois demandée, comme vous peut-être, ce que Benigno faisait là au juste, compte tenu du fait que je ne peux exprimer aucun lien avec lui. Il construit du lien. Pas moi.

Pourquoi tenir mon cœur entre ses mains? Moi qui ne l'ai encore fait voir à personne... comme «les roses qui, de leur vivant, ne montrent leur cœur à personne» (Bobin, 2004, p. 112).

Et voilà que je ressens mon récit comme étant extraordinairement violent. Une violente charité: c'est peut-être l'amour au risque de sa perversion.

UN REGARD NOIR

Je suis enragée. Enragée noir. On le serait à moins. Je suis délocutée, déposédée de l'expression et de l'exercice de ma volonté. Il répond même à ma place!!! «Alicia adore, elle adore», «Alicia elle s'en souvient très très bien» ou, encore, «On est là, tranquille, en feuilletant des magazines». Il introduit le «nous» sans moi!? Où suis-je exactement?

Une chose est claire: je ne suis plus une interlocutrice valable, celle avec qui l'on accepte de s'engager dans une réelle négociation. Je ne peux pas parler. Je ne peux pas le regarder. Je ne peux pas lui répondre. Je ne peux pas lui dire ce que je souhaite, ce que je ne souhaite pas; ce que j'aime, ce que je n'aime pas. Un exemple banal: et si je n'aimais pas qu'il me frictionne à l'alcool de romarin? Si le romarin me donnait la nausée?

Il se parle à lui-même, ma foi. Et il semble très heureux dans ce scénario. Il procure une joie plus grande encore chez celui qui donne que chez celui qui reçoit: «Il y a

plus de bonheur à donner qu'à recevoir», nous dit Jésus (Actes 20:35). Dégagé, libre. Radicalement transformé, il me semble. Enfin! Vive l'accompagnement, hein, Benigno!

Moi, je ne suis pas libre. Avant de perdre la parole, j'étais prise au piège de ses non-dits. Je suis désormais prise au piège de ses gestes et de ses paroles, qui sont plus que jamais présents: «Entre un homme bavard et une femme silencieuse. Entre bavardage et silence. Dialogues de sourds et de muets. Personne ne s'entend⁴». Il pétrit ma chair de ses désirs et de ses plaisirs. Il ne fait aucun doute que je suis bien manipulée en tous les cas! Ses désirs sont les miens. Ses plaisirs sont les miens. Ses besoins sont les miens. Omnipotent il est. Comment ose-t-il me toucher ainsi? Avons-nous déjà partagé ce degré d'intimité de mon vivant? Quand ma parole et mon corps étaient peut-être trop vivants pour lui... Tiens, je vois un satyre qui soulève les voiles d'une nymphe endormie. Ah, cela me rappelle que «les démons aiment à se déguiser en bons pasteurs» (Bobin, 2004, p. 41)!

En prison, je suis. Dans mon propre corps. Enfermée à double tour. Littéralement envahie, dévorée, avalée par son tendre amour, ses bons soins, ses attentions, sa sollicitude, qu'il exprime maintenant durant de longues heures. Sans relâche. Il me tient désormais compagnie, jour et nuit. Jamais fatigué celui-là, me semble-t-il... Dis-moi, Benigno, que réparas-tu comme ça?

J'aurais parfois envie de lui crier: «Je t'en prie, Benigno, parle-moi. Ne parle pas avec elle, parle avec moi. L'usage de la troisième personne du singulier ne me va pas. Il m'agace. Laisse cette icône tranquille. De toute façon, je la déteste. Tu l'as délibérément mise entre nous. Peut-être est-ce exprès que tu l'as construite? M'observer depuis ton balcon des heures durant. M'observer danser et vivre, à mon insu. Vivre pendu à une fenêtre? Tu as si peur de l'intimité? Tu as si peur de l'amour? L'intimité et l'amour ne sont pas aussi moribondes que tu ne le crois. Es-tu seulement capable d'en prendre conscience?»

Je suis peut-être au fond, contrairement à ce qu'il dit et à ce que l'on peut voir à l'écran, celle dont il craint de partager le destin. Les yeux fermés, je vois très bien.

Impossible de m'approprier le «je» devant le verbe car je ne possède pas ce verbe. Je suis privée de l'essentiel pouvoir de dire «je». Et c'est maintenant qu'il me parle... Curieuse coïncidence! Or, ce «je» fonde mon identité, mon caractère, ma personnalité, ma conscience, mon essence, ma subjectivité. Oui, il fait de moi une personne, un sujet, avec tout ce que cela implique comme conséquences philoso-

phiques, morales et... pratiques! Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je ne suis pas devenue une chose inerte. De toute façon, le don devrait être l'espace privilégié de l'intersubjectivité, une situation de communication entre deux sujets. C'est là où chacun se révèle à lui-même et à autrui. Le don est un phénomène relationnel.

Mais bon, ici, je m'interroge quand même. Puis-je encore saisir les choses qui m'environnent par l'intermédiaire de mes cinq sens, par exemple? Suis-je encore en relation avec ma réalité intérieure et subjective, et notamment avec mes désirs? Dans l'état où je me trouve, est-ce que je sais que d'autres sujets existent, semblables et différents de moi? Puis-je me représenter la réalité passée et celle qui est à venir? Je pourrais peut-être tout simplement me demander si je suis encore un sujet conscient...

À proprement parler, «je ne suis pas consciente». Il est là le problème. Du moins en partie: qu'est-ce qui me distingue désormais d'une pierre? D'un côté, un corps animé, *anima*, qui désigne l'âme, un souffle vital et, de l'autre, un corps inerte. Voilà qu'un doute m'assaille, comme je l'ai déjà dit: «savons-nous, par expérience, que l'âme est incapable de penser quand le corps est dans l'inertie?» (Ducat *et al.*, 2004, p. 26). Comment ma conscience habite-t-elle mon corps désormais? Suis-je mon corps? Selon cette définition, je ne suis pas morte, je respire: «est mort l'être humain dont le cerveau a perdu définitivement toute capacité d'exercer la moindre de ses fonctions.» (Verspieren, 1995, p. 109). Je retiens cependant que la définition du coma s'inscrit quasiment toujours dans les débats sur les critères de définition de la mort. Cela m'inquiète un peu.

Que peut-on faire de mon corps? Comment peut-il disposer de mon corps? Benigno.

Et si je me perdais dans la fusion avec lui, un «nous» qui me dévore tout entière?

Sans le cœur, il n'y a pas d'empathie, car avoir du cœur c'est sortir de soi, mais s'il faut ressentir l'autre jusqu'à presque le devenir, il faut en même temps maintenir une distance sous peine de sombrer dans la fusion. L'empathie livrée à elle-même va à l'infini et par là elle se perd.

C'est par empathie que la mère arrive à entendre les pleurs de l'enfant juste avant qu'ils n'arrivent, mais c'est par fusion que certaines mères ligotent l'âme de l'enfant à la leur de manière infernale: la limite de l'empathie, c'est la fusion, qui est de l'entre-dévorement. [...] Dans la fusion, la proximité est terrible parce que quelqu'un a pris le pouvoir sur quelqu'un d'autre. La

distance, qui n'est peut-être qu'une ligne de démarcation, est faite avec le couteau de la parole. C'est le langage qui empêche l'anthropophagie de la fusion. (Bobin, 2001, p. 18)

Le respect est une exigence ultime du don: «le don affronte cette question: qui est autrui et en quoi m'oblige-t-il inconditionnellement?»⁵. Or, il est autrui. Il n'est pas moi. Et je suis autrui par rapport à lui! Dans l'accompagnement comme ailleurs, j'insiste pour que l'expérience de l'altérité soit celle d'autrui comme un autre. Jamais, on ne saurait «comprendre» autrui. Quel abus. Comment pourrait-on prétendre limiter autrui à ce que l'on sait de lui? «Autrui est toujours au-delà de ce que j'en comprends» (Cornu, 2002, p. 14-16). Idem pour la relation amoureuse. J'y pense parce qu'il prétend m'aimer, vouloir m'épouser. L'expérience amoureuse n'est-elle pas, et là je pense à Rilke, «une relation d'humain à humain et non pas d'homme à femme et qui consiste en ce que deux solitudes se protègent l'une l'autre, s'entre-limitent et se saluent» (1992, p. 71).

Je me perds également dans cette relation incontournable asymétrique. Ce seul état suffit à me faire violence. Je suis comme ça. Je l'ai dit plus tôt. C'est peut-être l'idée du fardeau de ma dette envers lui, qui gonfle davantage chaque jour, qui annonce ma propre perte. Je sens son poids. Il m'écrase. Benigno me donne beaucoup plus que ce que je pourrai jamais rendre ou donner. En ce sens, le don m'endette et m'oblige (Godelier, 1996, p. 79). Il entrave ma liberté. C'est lourd à porter ça. Je me retrouve tout à fait dans ce que dit Montaigne au sujet du don: «Le don fait aussi du bénéficiaire un obligé, voire un dépendant des attentions qu'on a eues pour lui. Le don participe lui aussi des formes sociales de la domination.»

Je croyais, peut-être naïvement, que le don n'était source d'aucun droit, d'aucun pouvoir sur la personne qui le reçoit. J'avais faite mienne la définition du savant *Dictionnaire de sociologie*: «C'est le juridique qui permet de distinguer les deux phénomènes [don et échange]: le droit d'exiger une contrepartie caractérise l'échange et manque dans le don. Donner, c'est donc se priver du droit de réclamer quelque chose en retour.» (1999, p. 68)

On se servirait du don dans nos sociétés marchandes pour réintroduire l'altruisme, la sympathie à l'autre, la générosité. Pas de jeux d'intérêts, pas de relation marchande. Donner, ce serait se priver du droit de recevoir. Et même si on donnait pour recevoir, soyons réalistes un instant, il n'existe pas de garantie de retour. C'est en ce sens qu'on dit que le don met en jeu un système social de circulation qui demande le plus de

confiance. Le donneur serait entièrement libre de donner et le receveur n'aurait pas l'obligation de rendre: «Le vrai langage du don, loin d'être hypocrite, sert à libérer l'autre en permanence de l'obligation de réciprocité qui découle du don et fait en sorte que le retour aussi est un don, ce qui revient à dire la même chose: le don est libre.» (Godbout, 1993)

Les êtres humains auraient d'abord envie de donner, plutôt que l'inverse... Ce serait même un ressort fondamental des conduites humaines. Le don ne serait pas un geste guidé par la morale, par le devoir, par l'intérêt, par l'égoïsme, par un esprit de sacrifice. Voilà, pour l'esprit du don.

D'autres l'entendent autrement et insistent pour distinguer la gratuité – apparente – du don de son caractère immanquablement contraignant, la réciprocité. La réciprocité, c'est, comment dire, un partage; c'est ce qui implique entre deux personnes un échange. Réciproquer, c'est rendre la pareille. Or, le «don manqué», c'est quand justement la réciprocité n'existe pas. Si j'ai bien compris! (Mazauric, 2003)

J'aime beaucoup ce que Mamie-Rose, un personnage du roman de Schmitt, dit à Oscar quand il lui raconte qu'il a cherché avec Peggy Blue, dans le *Dictionnaire médical*, les mots «Vie», «Mort», «Foi» et «Dieu», qui sont ceux qui l'intéressent le plus. Il n'y a pas trouvé ces mots et ça l'interroge. Pourquoi en effet ne trouve-t-on pas dans un livre si sérieux les réponses aux questions les plus sérieuses? Alors, elle lui répond:

«Il faudrait peut-être prendre un Dictionnaire de philosophie, Oscar. Cependant, même si tu cherches, tu risques d'être déçu aussi. Il propose plusieurs réponses très différentes pour chaque notion.

Comment ça se fait? lui dit-il.

Les questions les plus intéressantes restent des questions. Elles enveloppent un mystère. À chaque réponse, on doit joindre un «peut-être». Il n'y a que les questions sans intérêt qui ont une réponse définitive.» (Schmitt, 2002, p. 90-91)

Dans la relation d'accompagnement que nous avons vécue, Benigno et moi, je me suis souvent demandée: «Suis-je aimée?»

Peut-être. Un autre mystère à penser.

Je ne veux plus parler. Je ne peux plus parler.

Bibliographie

- BAUBY, J.-D. (1997). *Le scaphandre et le papillon*, Paris, Robert Laffont.
- BOBIN, C. (2001). *La lumière du monde*, Paris, Éditions Gallimard.
- BOBIN, C. (2004). *Louise Amour*, Paris, Éditions Gallimard.
- BOLTANSKI, L. (1990). *L'amour et la justice comme compétence: trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié.
- CAILLÉ, A. (2000). *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer.
- CORNU, M. (2003), «Le suicide est-il un problème?», janvier 2003, www.pinel.qc.ca/psychiatrie_violence et www.contrepontphilosophique.ch.
- CORNU, M. (2001) «La dette et le don», *Études théologiques religieuses*, n° 3, juin.
- DAVIS, N. Z. (2003), *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, coll. «L'univers historique», Paris, Seuil.
- DERRIDA, J. (1991). *Donner le temps*, tome 1: La fausse monnaie, Paris, Galilée.
- DOUGLAS, M. (1999). «Il n'y a pas de don gratuit», dans *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.
- DUCAT, P. et J. MONTENOT (dir.) (2004). *Philosophie. Le manuel*, Paris, Ellipses Édition.
- FONDANE, B. (1982). «Léon Chestov et la lutte contre les évidences», dans *Rencontres avec Léon Chestov*, Paris, Plasma, p. 245-246.
- FONDATION DE FRANCE (2001). *Les motivations et les valeurs associées au don*, (sorgem_031002.pdf)
- FUCHS, É. (1996). *Introduction à l'éthique*, Genève, Labor/Fides.
- FUCHS, É. (2000). *L'exigence et le don. Un parcours éthique (1978-1997)*, Genève, Labor & Fides.
- FUSTIER, P. (2000). *Le lien d'accompagnement. Don et contrat dans les institutions sociales, éducatives et psychiatriques*, Paris, Éd. Dunod.
- GODBOUT, J. T. (2000). *Le don, la dette et l'identité: homo donator vs homo œconomicus*, Paris et Montréal, La Découverte/M.A.U.S.S et Boréal.
- GODBOUT, J. T. (1993). *L'appât du don*, *L'Agora*, vol. 1, n° 2, octobre.
- GODBOUT, J. T. (1996). *Le langage du don*, Québec, Fides/Musée de la civilisation.
- GODBOUT, J. T. (1995), *L'Esprit du don* (en collab. avec Alain Caillé), Montréal, Boréal.
- GODELIER, M. (1996). *L'énigme du don*, Paris, Fayard.
- HÉNAFF, M. (2002). *Le prix de la vérité. Le don, l'argent et la philosophie*, Paris, Seuil.
- HOFPE, O. (dir.) (1993). *Petit Dictionnaire d'Éthique*, Paris, CERF.
- KRISTEVA, J. (1985). *Au commencement était l'amour. Textes du XX^e siècle*, Paris, Hachette.

COLLECTIF (1998). *La gratuité (1)*, dans *Transdisciplines, Revue d'épistémologie critique et d'anthropologie fondamentale*, Paris, L'Harmattan.

LÉVINAS, E. (1991). *Entre nous, essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset.

MAKINE, A. (2004). *La femme qui attendait*, Paris, Éditions du Seuil.

MARION, J.-L. (1993). «Ni passion, ni vertu», dans O. GANDON (dir.), *La charité. L'amour au risque de sa perversion*, Paris, Les Éditions Autrement, p. 240-244.

MAUSS, M. (1993 [1923]), «Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques», dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, Quadrige, p. 142-279.

MAZURIC, C. (2003). *Les stratagèmes du don*, <http://www.humanite.fr/journal/2003-01-22/2003-01-22-256871>, article paru dans *L'Humanité* le 22 janvier 2003.

MOSER, F. (2004). *(Se) donner: à quoi bon?*, Grolley, Éditions de l'Hèbe.

NOTHOMB, A. (2000). *La métaphysique des tubes*, Paris, Les Éditions Albin Michel.

PHILONENKO, A. (1998). *La philosophie du malheur, Chestov et les problèmes de la philosophie existentielle*, coll. «Essais d'art et de philosophie», Paris, Vrin, p. 32-33.

RILKE, R.M. (1992). *Lettres à un jeune poète*, Paris, Seuil (pour la présente édition).

SARTHOU-LAJUS, N. (1997). *L'éthique de la dette*, Paris, Presses universitaires de France/Questions.

SCHMITT, É.-E. (2002). *Oscar et la dame rose*, Paris, Albin Michel.

SPINOZA, B. (1961 [1677]), *Éthique*, trad. Émile Saisset (1842), Paris, Presses universitaires de France.

VERSPIEREN, P. (1995). «Critères de la mort», dans G. HOTTOIS et M.-H. PARIZEAU (dir.), *Les mots de la bioéthique. Un vocabulaire encyclopédique*, Bruxelles, De Boeck-Université, p. 109.

Internet

<http://iquebec.iffrance.com/mcusson/divers/appredon/htm>

http://multitudes.samizdat.net/article_745

Notes

1. Pedro Almodovar (2001). *Parle avec elle (Hable con ella)*, film 35 mm, couleur, 1 heure 52 minutes, film espagnol.
2. «Pour ce film, il s'est inspiré de faits et notes qu'il a relevés: une femme qui se réveille après 16 ans de coma, le viol d'une morte par un gardien de morgue qui a pour conséquence de réveiller la victime, une fille dans le coma qui s'est retrouvée enceinte [...]», dans <www.ecrannoir.fr/films/02/hable.htm>.
3. Je m'inspire ici d'une remarque d'Oscar, dans É.-E. SCHMITT, *Oscar et la dame rose*, Paris, Albin Michel, 2002, à la page 16.
4. Selon la critique parue dans <www.ecrannoir.fr/films/02/hable.htm>.
5. <www.Fabula>.